

ROMAN POLICIER

BLEUS DE BREST

S. J. NEKOMATA

Nuisible

-Adjectif : qui nuit, qui cause du tort à quelque chose, à quelqu'un, qui fait mal.

-Nom masculin : animal qui fait de nombreux dégâts.

Prologue

Mercredi 18 mars 2020

Allongée sur le canapé, on aurait pu croire qu'elle dormait mais il n'en était rien. Ses yeux grands ouverts semblaient fixer un point invisible. Nulle trace de sang, pas le moindre désordre dans la pièce : rien qui n'aurait pu trahir ce qui s'était joué ici quelques heures plus tôt.

Alors que le coronavirus semait la confusion la plus totale dans toute la ville et même le pays, tout semblait paisible dans la maison du Professeur Elisabeth Rastin... Si ce n'était les incessantes sonneries de son téléphone qui ponctuèrent la journée tandis qu'elle gisait là.

Dehors, la population tentait de s'organiser au mieux pour faire face à l'ennemi invisible.

Commissariat de police Colbert - Brest

En cette mémorable première journée de confinement général, le Commissaire Fréminville, d'une humeur de dogue, ne savait plus où donner de la tête. Les directives du ministère de l'Intérieur adressées aux forces de l'ordre étaient on ne peut plus claires : ils devaient s'assurer que ledit confinement soit bien respecté. À eux de s'organiser en conséquence.

Il avait passé sa matinée à coordonner et orchestrer ces nouvelles dispositions de l'État et il était près de 16H00 lorsqu'il improvisa à la hâte une réunion de crise et convoqua une partie de ses collègues. Le commandant Fabert qui avait d'autres chats à fouetter arriva le dernier, ce qui n'échappa pas à son supérieur qui lui jeta un regard noir. Une petite dizaine de personnes se tenait silencieuse dans le bureau du divisionnaire. Grande et lumineuse, la pièce était sobrement meublée, abstraction faite du grand bureau à caisson Napoléon III en noyer sur lequel étaient posés une copie miniature du fameux ours du sculpteur Pompon, un encrier en cristal lui aussi de style Art déco ainsi que quelques photos encadrées de ses enfants.

Derrière lui, une bibliothèque remplie de chemises toilées multicolores et de différentes éditions des codes civil

et pénal, était surmontée d'une copie de la célèbre et inquiétante affiche « Silence, l'ennemi guette vos confidences » créée par Paul Colin en 1940.

— Tout le monde est là ? C'est bon, je peux commencer ?! dit-il sur un ton agacé.

Tous opinèrent du chef.

— Vous n'êtes pas sans savoir que partout en France, c'est le bordel ! Non seulement, on va devoir gérer les affaires courantes mais il va falloir en plus qu'on s'assure que les Brestois ne sortent pas dans les rues au moindre prétexte.

Il se saisit d'une feuille qu'il montra à tous et poursuivit :

— Ceci est une attestation. À partir de demain chaque citoyen de ce pays devra la présenter, qu'elle soit manuscrite ou imprimée. Elle devra faire mention de la date et du motif de déplacement. Nous ne verbaliserons qu'à partir de vendredi. D'ici-là, nous nous contenterons d'informer la population. C'est compris ? J'ai envoyé un mail à toute la brigade mais, en tant que gradés, je compte sur vous pour vous assurer que les instructions ont bien été transmises à tous.

Il insista aussi une nouvelle fois sur l'importance des gestes barrières au sein de l'unité. C'était peu ou prou le même laïus que la veille.

S'ensuivirent des questions sur les modalités pratiques de la mise en place de la mission « restez chez vous ». Une fois toutes les réponses apportées à chacun, il mit fin à la réunion.

— Nous devons faire preuve de pé-da-go-gie, conclut-il en appuyant bien sur chaque syllabe alors que tout le monde quittait son bureau.

Gustave Fabert regagnait son étage quand le capitaine Le Dantec l'interpella :

— Pfff ! Comme si on avait besoin de ça ! T'imagines le temps que ça va prendre de contrôler tous les péquins qu'on va croiser.

— Bonjour la corvée ! soupira Fabert.

À peine eut-il le temps de s'asseoir que le téléphone sonna. C'était sa collègue, le lieutenant Joana Etxeberri :

— Un médecin du SMUR vient d'appeler au sujet d'une mort suspecte. Je te donnerai plus de détails en chemin. Tu me rejoins sur le parking dans cinq minutes ?

— D'accord, je préviens Fréminville et je descends.

2

Jeudi 5 mars 2020

Renaud Luminais avait toujours voulu connaître ses origines. Ses parents qu'il aimait profondément ne lui avaient jamais caché qu'il avait été adopté alors qu'il n'était encore qu'un nourrisson. Depuis, beaucoup de questions étaient restées en suspens.

Au printemps 1989 des voyageurs l'avaient découvert dans un sac de sport abandonné sous un banc au beau milieu du hall de la gare de Tours. Il était en bonne santé et ne semblait pas avoir plus de deux semaines. Aucune indication sur son identité, le lieu ou la date exacte de sa naissance. Un accouchement sous X lui aurait fourni bien plus d'informations.

Sur sa carte d'identité on pouvait lire : Renaud Luminais, né le 1er avril 1989 à Tours. Aucune de ces informations n'était malheureusement authentique. Tout ce que l'on pouvait dire, c'est que l'officier d'état civil ne manquait pas d'humour.

Il avait grandi dans une famille aimante et protectrice. Antoine et Véronique Luminais lui avaient apporté tout ce dont un enfant avait besoin pour s'épanouir. Depuis son

plus jeune âge, il savait parfaitement quoi répondre aux personnes qui lui demandaient ce qu'il souhaiterait faire quand il serait grand. Invariablement il leur répétait : « je serai policier ». Voilà maintenant dix ans qu'il œuvrait à leurs côtés en tant que technicien de police technique et scientifique.

Découvrir la vérité en sondant l'invisible, c'est ce qui l'animait depuis toutes ces années. Et la plupart du temps, cette vérité était moche. Mais aussi sinistres soient-elles, si ces réponses permettaient de mettre des ordures hors d'état de nuire, il avait la sensation d'avoir pleinement accompli sa mission.

Un sentiment de frustration l'envahissait chaque fois que ses recherches n'aboutissaient pas à cause d'un matériel génétique insuffisant ou dégradé. Mais il savait que cela faisait partie de son travail.

Renaud Luminais ne plaisantait pas avec les procédures et il s'efforçait de les respecter scrupuleusement. Sauf que, hors de tout cadre légal, il utilisait le FNAEG¹ à des fins personnelles. Il avait pris l'habitude de comparer toute nouvelle entrée dans le fichier à son propre profil. En tant que technicien, son empreinte génétique était enregistrée dans la base de données afin de l'exclure en cas de pollution

¹ Fichier national automatisé des empreintes génétiques.

causée par une contamination ou une mauvaise manipulation. Il savait qu'il violait la loi pourtant il essayait, sans grande conviction, de se persuader que cela ne causait de tort à personne. L'ADN était le seul outil dont il disposait pour remonter la trace de ceux qu'il nommait parents biologiques ou géniteurs selon son humeur. Un moyen bien dérisoire qui, il le savait, n'avait quasiment aucune chance de le mener à lever le mystère de ses origines. Il lui était impossible de ne pas essayer même si l'entreprise s'était avérée vaine jusqu'à présent.

Contre toute attente, le 05 mars 2020, alors qu'il effectuait une énième comparaison de routine, Renaud Luminais eut l'incroyable surprise de découvrir une correspondance partielle avec son ADN. Sept années d'attente avant que la lumière d'un sémaphore ne luise enfin dans le brouillard !

3

Mercredi 18 mars 2020

Comme convenu, Gustave et Joana se retrouvèrent dans la voiture. À peine eut-elle mis le contact que les premières notes hypnotiques de *The gift of guilt* de Gojira résonnèrent dans l'habitacle. Elle baissa légèrement le volume. Tous deux adeptes de métal, ils s'étaient concocté d'un commun accord une playlist digne de ce nom sur une clé USB, au grand dam de leur collègue, le lieutenant Kermarec, fidèle auditeur de *Chérie FM*.

— Alors ? Où va-t-on ? lui demanda-t-il.

— Direction le Moulin Blanc. Rue de Pouloupry. La victime s'appelle Elisabeth Rastin. Apparemment, c'est son frère qui l'a trouvée inanimée et qui a appelé les secours. Ils n'ont rien pu faire d'autre que de constater le décès. Le médecin qui est intervenu a remarqué des lésions sur le corps.

Fabert, qui connaissait la ville comme sa poche, voyait très bien où se situait ce quartier plutôt huppé. À deux pas du port de plaisance et de la plage, c'était un endroit fréquenté par une population aisée. Il n'y avait qu'à voir les belles propriétés entourées de grands jardins arborés pour s'en rendre compte.

Joana Etxeberri, originaire de Biarritz, n'était en poste à Brest que depuis huit mois mais cette partie de la ville ne lui était pas totalement étrangère. Sa pratique des sports de glisse comme le paddle et le kite surf l'avait déjà amenée à fréquenter les magasins de voile du secteur.

Ils empruntèrent la route du Vieux Saint Marc et furent sur les lieux en moins de dix minutes. Tous deux furent étonnés par le calme qui régnait dans les rues de la ville. Ils croisèrent très peu de véhicules. Nul besoin d'activer le gyrophare ou la sirène.

Arrivés sur place, ils laissèrent la Mégane dans la rue. Sur leur gauche, ils aperçurent la butte couverte de végétation qui surplombait le réseau ferroviaire « grande ligne ». Le portail du 7 rue de Pouloupry était ouvert mais ils préférèrent se garer à l'extérieur afin de ne pas bloquer le fourgon du SMUR déjà engagé sur l'allée goudronnée. Cette dernière, qui devait mener au parking ou au garage de la propriété, s'étirait tout droit avant de disparaître derrière un bosquet de bouleaux. À l'instar des secouristes, ils empruntèrent le petit chemin pavé qui obliquait vers la droite. De grands rhododendrons en fleur, roses et violets, ainsi qu'une multitude d'arbustes d'essences variées leur masquaient le bâtiment. Le parcours sinueux et le jardin paysager avaient été pensés afin d'assurer la tranquillité des habitants.

— Au moins, ils ne sont pas emmerdés avec le vis-à-vis, pensa Joana à voix haute.

— Le jardin est sacrément beau, ajouta Fabert complètement absorbé par la contemplation du paysage.

Enfin, ils découvrirent la maison : une grande bâtisse néo-bretonne sans charme trônait là. Gustave Fabert fut d'autant plus déçu que le jardin était prometteur. La végétation pourtant bien présente autour de la maison ne parvenait pas à atténuer la lourdeur de l'architecture.

La porte d'entrée était entrouverte mais Joana appuya sur la sonnette afin d'avertir de leur arrivée. Le son du carillon, désagréable et bien trop puissant, fit grimacer les deux policiers. Rapidement, un homme, qui se présenta comme étant le frère de la victime, vint les accueillir. Gustave et Joana déclinèrent leurs grades et identités.

4

Dominique Rastin invita les deux policiers à le suivre. Ils traversèrent un vaste hall d'entrée abondamment décoré. Au sol, le damier du carrelage rutilait à la lumière d'un lustre monumental. Les pampilles étincelantes scintillaient sur la moindre surface. Plusieurs tableaux aux couleurs criardes et quelques miroirs rococo renforçaient cette impression de galerie des glaces kitsch. La tapisserie aux motifs de feuilles d'acanthé dorées accentuait plus encore l'ambiance tape-à-l'œil du lieu. « Le temple du mauvais goût » songea Fabert.

Alors qu'ils s'engageaient dans ce qui semblait être le salon, les deux policiers furent saisis par l'atmosphère qui régnait dans la pièce. Ils se lancèrent un regard rempli de surprise : une bonne douzaine de paires d'yeux brillants les observaient sans ciller. Un sentiment de malaise s'empara d'eux.

Un des murs était en effet couvert de massacres et de trophées d'animaux de toutes sortes. Lion, oryx, renard roux, chevreuil et zèbre formaient une horde hétéroclite. Un cou et une tête, voilà ce qu'il restait d'eux. Figés à jamais dans une posture agressive, les carnivores avaient la gueule béante. Un peu plus loin, une tortue luth à la carapace bleue mouchetée de blanc, semblait vouloir escalader le mur, sans doute pour fuir ce sinistre musée. Alors qu'ils progressaient

dans l'immense pièce, leur trouble s'accrut lorsque qu'ils passèrent près de la tête massive d'un rhinocéros noir. Les lourdes tentures en velours de Gênes qui encadraient les quatre fenêtres à petits carreaux que comptait le salon et les épais tapis bariolés sur le sol carrelé plombaient encore davantage la décoration déjà chargée des lieux. La pièce maîtresse du salon était sans conteste l'imposante cheminée en pierre reconstituée dont un insert fermait l'âtre. Sur la tablette en faux marbre, de nouveaux animaux empaillés venaient compléter la liste déjà longue des espèces présentes. Entiers et de plus petite taille cette fois, ils posaient dans des postures grotesques : un faisan de Colchide semblait narguer une agressive genette commune, reconnaissable à son pelage tacheté et à sa queue rayée comme celle d'un raton laveur. Au-dessus d'eux sur la hotte en crépi, le roi de la forêt, un majestueux quatorze cors dont la tête était fixée sur un grand écusson en bois, semblait bramer dans le vide. Une paire de grands porte-torchères nubiens avaient été placés de part et d'autre du foyer et Fabert songea avec ironie qu'au moins ces deux-là avaient la chance d'être en stuc.

L'odeur âcre qui flottait dans l'air rappela aux deux officiers ce pour quoi ils étaient là. Délaissant l'observation des lieux, ils se concentrèrent sur l'objet de leur visite alors qu'ils arrivaient près du grand canapé d'angle où gisait Elisabeth Rastin.

Nul besoin d'être grand clerc pour voir que la personne allongée là était morte.

La femme étendue sur le grand sofa en cuir blanc semblait avoir environ cinquante ans. Assez grande et plutôt mince, elle portait un chemisier crème et un pantalon à pinces noir. Sa tête était tournée vers le dossier capitonné du canapé et on aurait pu croire au premier abord qu'elle se reposait. Ses cheveux châtain clair, coupés au carré, encadraient un visage fin aux sourcils épilés avec soin. Elle portait des chaussettes en polyamide couleur chair à travers lesquelles on pouvait apercevoir le vernis rouge vif qui recouvrait les ongles de ses orteils.

Manifestement bouleversé, le frère n'avait pour le moment pipé mot. Le médecin du SMUR, accompagné de deux autres secouristes, se présenta brièvement et avant même qu'il n'ait eu le temps de poursuivre, le commandant Gustave Fabert invita le frère de la victime à l'accompagner hors de la pièce. Ainsi il pourrait l'interroger en tant que témoin et cela permettrait aussi au lieutenant Etxeberri d'entendre les premières constatations du docteur Hervé Legris en toute discrétion.

5

Le médecin du SMUR reprit la parole tandis que Fabert accompagnait le frère d'Elisabeth Rastin dans la cuisine.

— Quand je suis arrivé, j'ai tout de suite senti et vu que la victime était malheureusement décédée. Il m'a suffi de prendre son pouls pour en avoir la confirmation. Des signes de morbidité apparaissent déjà... Je n'ai eu qu'à déboutonner son chemisier pour constater des marques sur son cou. Dès que j'ai vu ça, je vous ai tout de suite contactés.

— Et vous avez bien fait, lui répondit Joana.

La jeune policière salua d'un mouvement de tête les deux autres secouristes qui quittaient la maison pour rejoindre leur véhicule. Leur présence n'était plus utile.

— Avez-vous une idée, même vague, de l'heure du décès ? poursuivit-elle.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'à première vue, c'est assez récent. Moins de deux jours, je dirais. Sinon le corps aurait commencé à se décomposer et l'odeur serait... Comment dire ? Insupportable... Je ne suis pas légiste donc

je préfère m'en tenir à cette généralité. Mes collègues de l'IML² seront à même de vous en dire plus.

— Bien sûr, acquiesça Joana. Nous allons d'ailleurs les contacter au plus vite.

De son côté, Gustave Fabert s'entretenait avec le frère qui, la bouche entrouverte, fixait le vide dans un état de sidération.

— Je ne comprends pas... Elle allait bien la dernière fois que je l'ai vue.

Cette fois son regard, implorant, se planta dans celui du policier.

— Monsieur Rastin, je suis vraiment désolé mais je vais devoir vous poser quelques questions.

Le frère opina et ravala péniblement sa salive.

— Quand avez-vous vu votre sœur la dernière fois ?

— Dimanche dernier. On a l'habitude de déjeuner quasiment tous les dimanches ensemble, répondit-il avec des trémolos dans la voix.

— Avez-vous communiqué avec elle depuis ce jour-là ?

— Oui, on a échangé des textos depuis et je lui ai parlé au téléphone hier vers 15H00.

— À quand remonte votre dernier échange ?

² Institut médico-légal.

— Euh... Je crois que c'était hier vers 19H00... Oui, c'est ça. Elle m'a envoyé un SMS où elle me disait qu'elle rentrait des courses.

— Où étiez-vous mardi en fin d'après-midi ?

— Chez moi. J'ai travaillé de 05H00 à 13H00. Je suis passé à la boulangerie en sortant du boulot et je suis rentré à mon domicile vers 13H30.

— Êtes-vous ressorti de chez vous ?

— Non, je n'ai plus bougé de la journée. Le confinement avait commencé.

— Quelqu'un peut le confirmer ?

— Non, je vis seul... Des voisins m'ont sans doute vu applaudir les soignants sur mon balcon à 20H00 mais sinon je n'ai croisé personne.

— Et pourquoi vous alarmer si rapidement au point de vous rendre chez votre sœur en plein confinement ?

— Mais parce que j'étais inquiet ! Ce n'est pas normal qu'elle ne me rappelle pas après tout ce temps. Je lui avais envoyé des SMS et laissé des messages sur son répondeur toute la journée. D'habitude elle est plutôt réactive. C'est une lève-tôt et elle ne se sépare jamais de son téléphone. J'ai pensé qu'elle avait peut-être eu un malaise. J'ai appelé ses collègues en fin de matinée pour savoir s'ils avaient des nouvelles de ma sœur et quand ils m'ont dit qu'eux aussi avaient essayé de la joindre en vain, j'ai vraiment commencé à m'inquiéter. Vers 15H00 j'ai décidé de venir voir ce qui se passait... et je l'ai trouvée là... Paniqué, j'ai tout de suite appelé le SMUR. C'est pas possible ! Je ne

comprends pas ! Le médecin ne m'a rien dit de plus. Mort naturelle, suicide... Je ne sais même pas de quoi ma sœur est morte !

Dominique Rastin porta sa main à sa bouche et tout son corps fut secoué par des sanglots. Fabert vit des larmes couler le long de ses joues. Il savait d'expérience que trouver les mots pour répondre à la détresse des familles de victimes n'était pas un exercice facile.

— Monsieur Rastin, je suis sincèrement désolé. Pour le moment je n'en sais pas plus que vous au sujet de son décès. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nos collègues de l'Institut médico-légal vont emmener le corps de votre sœur qui va être autopsié afin de connaître la cause de sa mort. C'est la procédure.

— Quoi !? Vous voulez dire que la mort de ma sœur est suspecte ?!

— Pour l'instant, malheureusement, nous avons plus de questions à vous poser que de réponses à vous apporter, conclut le commandant Fabert.

6

Le procureur de la république immédiatement prévenu avait nommé un juge d'instruction pour diligenter une enquête et la machine judiciaire s'était aussitôt mise en branle.

Une équipe de l'IML arriva très vite sur place et le docteur Katia Salomon, médecin légiste de service, corrobora sans surprise les conclusions du docteur Legris. On avait bien affaire à une mort suspecte : le cou de la victime présentait des traces évidentes de strangulation. En soulevant doucement la tête, elle découvrit aussi une croûte de sang séché au niveau de l'os pariétal gauche. Legris n'avait pas vu cette plaie sur le crâne de la victime car il n'avait effectué qu'un examen sommaire dans un souci de ne pas trop manipuler le corps. Dès lors qu'il avait constaté que la mort était suspecte, il avait préféré passer la main à ses collègues de la médecine légale.

Les différents protagonistes de l'enquête, techniciens de police scientifique et de l'identité judiciaire, dépêchés en urgence, coordonnèrent leurs actions pour figer les lieux et récolter un maximum d'indices.

De nombreuses photos de la dépouille furent prises et ses vêtements furent méticuleusement tamponnés à l'aide de rubans adhésifs pour prélever d'éventuelles fibres. Après